

Éloge de l'aspect

DU MÊME AUTEUR

Le devenir peinture, L'Harmattan, 1996

Faute de Style, Confer-ESAD Strasbourg, 1998

Le jeu de l'exposition (avec J.-L. Deotte), L'Harmattan, 1998

Art et industrie, Circé, 1999

Du commun, Circé, 2001

La couleur sans éloquence, Encre et lumière, 2003

Le différent esthétique, Circé, 2004

L'art au temps des appareils (dir.), L'Harmattan, 2006

Faire place, éditions MIX., 2006

Pierre-Damien Huyghe **Éloge de l'aspect**

Éléments d'analyse critique
et paradoxale de l'industrie
comme divertissement

www.collectifmix.org

© éditions MIX., 2006
ISBN : 2-914722-52-4

éditions **MIX.**
28, av. de Laumière - Paris 19

Introduction : sur un défaut de la pensée

N'être pas seulement vivant, mais vif, alerte, ouvert. Exister. Ne pas être insouciant, repu, gavé de biens, être cependant heureux. Il faut bien reprendre cette question du bonheur autrefois déterminée par Aristote comme enjeu majeur de la philosophie ou pensée pratique. Non pas seulement vivre, mais bien vivre. Cette thématique est-elle pour nous surannée ? D'où vient qu'elle nous semble manquer aux urgences du temps ?

Il n'est pas impossible que l'une des caractéristiques historiques des grandes sagesse soit précisément leur anachronisme, cette façon qu'elles ont d'être en recul, distanciées et critiques à l'égard des courses folles.

Dans ces conditions le présent ouvrage pourra revendiquer sa part de sagesse. Son principe foncier

s'inscrit dans le registre de ce que Jacques Derrida appela naguère la « déconstruction. » S'il ne reprend pas cependant tout à fait ce terme à son compte, c'est pour la connotation tout de même négative qui y résonne. Or la phase historique où nous sommes exige sans doute davantage de positivité. Ouvrir plutôt que clôturer un champ de réflexion et de discussion. Dégager, au sens idéal du mot, un nouvel espace « politique. »

Pourquoi cela ? Nous sommes dans un temps où revient en masse la pensée dogmatique. L'argument d'autorité, la croyance, la foi, la religion et la hiérarchie tendent plus que la discussion entre pairs à justifier les décisions et à organiser les comportements. L'idée, ouverte il y a longtemps par la culture grecque, d'une humanité qui, abandonnée des dieux, aurait à trouver d'elle-même son orientation – à se gouverner sans recours à la transcendance –, cette idée manque peu à peu à l'actualité.

Or, fût-elle, comme il semble bien, décalée, elle n'est pas épuisée. Et même si ses tenants semblent à beaucoup déplacés dans leur façon d'aborder les problèmes, ils ne viennent pas d'une autre planète. Il faudrait s'en persuader ici.

Mon hypothèse, empruntée aux sagesses antiques et qui m'amène précisément à une légère réserve quant au terme de « déconstruction », est que l'éloignement du bonheur et, d'abord, l'éloignement de la question du bonheur – l'éloignement du bonheur

comme question valable – est corrélatif d'un défaut de pensée, d'une sorte de défaillance de la pensée en son sein même. Je m'explique.

Que le bonheur s'éloigne, cela veut dire que les interrogations liées au vivre, au seulement vivre prennent le pas dans les esprits sur celles qui s'intéressent au bien vivre ou aux capacités de l'humain à faire de la vie une existence. Évidemment ce dernier mot d'origine latine ne peut appartenir au vocabulaire des philosophes grecs, d'Aristote en particulier. Il traduit cependant quelque chose de leur pensée, notamment ce que pouvait signifier cette fameuse formule définissant l'être humain comme un « animal politique. » Car dans cette formule, s'il se dit toujours, s'agissant de cet humain, que l'animalité lui est propre – et il ne faut pas l'oublier, il ne faut pas oublier les besoins du strict vivant, il ne s'agit pas de mettre ces besoins de côté, ils sont dans l'espèce, impliqués dans son existence possible – bref, dans la formule de « l'animal politique », il se dit que cet animal s'articule essentiellement à autre chose que l'animalité. Et que cette chose ne se forme ni ne se transmet selon les seuls modes de la vie. Aujourd'hui, munis comme nous le sommes de tout un savoir anthropologique, nous pourrions appeler cela « culture. » Disons en tout cas : langues, outils, systèmes de mémoire externe, écriture, savoirs, capacités dont la transmission n'est pas génétique.

Dès lors, le « défaut de pensée » dont je parlais plus haut se lie à l'influence méconnue de ces savoirs, à leur dimension hypomnésique selon le mot réactualisé par Bernard Stiegler, à cette capacité qu'ils ont de former pour nous des possibilités – ce sont des conditions de notre existence, les éléments de notre existence possible – sans que nous le sachions tout à fait. Ces possibilités sont inscrites dans les dispositions de la pensée, dans ses logiques matérielles et discursives. Mais elles n'y sont pas parfaitement dé-couvertes, exercées, excipées, exposées. Des formules que nous empruntons à la culture disponible les activent, elles se sécrètent dans ces formules.

Je voudrais indiquer un cas de cette sécrétion dans les pages qui suivent, à propos des orientations propres au concept d'industrie. Je suis convaincu depuis quelques temps déjà que ce cas, plutôt que d'être un moment de l'histoire des techniques et de l'économie, désigne toute une puissance de la pensée, un mode d'existence possible. Et partant, au sens que je viens de dire, un cas politique : la question du bonheur s'y trouve inévitablement posée, même si c'est de façon méconnaissable, indirecte, symptomatique. C'est l'un des pensables que les philosophes grecs, sans disposer bien sûr du mot qui est d'origine latine, ont dans leur travail de la culture inscrit au sein des formules de la pensée et, partant, des formes d'une existence possible. Si cette hypothèse est juste, elle doit nous permettre

de déceler, dans l'ouverture de la philosophie à l'époque grecque, une obscurité apte à travailler au-delà de leur systématique déclarée, les textes et formules qu'on a pu inscrire dans la lignée de cette ouverture.

Méthodologiquement, cette proposition a une conséquence au moins qui fera comprendre ma réserve, j'y reviens, sur le terme de « déconstruction. » C'est qu'il faut bien supposer que toute cette affaire est de notre monde. Nous n'en sommes pas sortis, elle n'a pas été épuisée, elle n'est intempestive qu'en apparence.

Paradoxalement, comme on va voir, c'est ce qui nous donne une chance, encore, d'échapper à la transcendance, de nous situer contre elle.